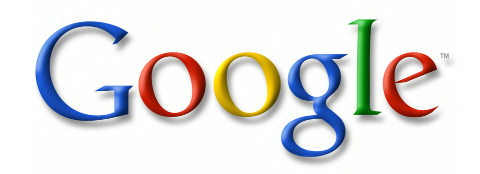
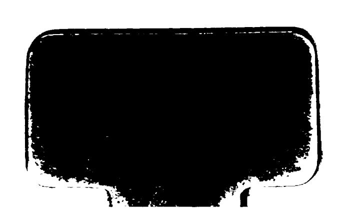



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



PAROLES

DE

PHILOSOPHIE POSITIVE

PAROLES

DE

PHILOSOPHIE POSITIVE

PAR

É. LITTRÉ

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 41

1863



SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN.

AVERTISSEMENT

Je me propose, dans le présent opuscule, d'examiner ce qu'est la philosophie positive, en quelle condition se trouve le milieu social où elle a pris naissance, quels services elle doit rendre et quels services on peut lui rendre.

PAROLES

DE

PHILOSOPHIE POSITIVE

> **Dans les douloureuses collisions que nous prépare nécessairement l'anarchie actuelle, les philosophes qui les auront prévues seront déjà préparés à y faire convenablement ressortir les grandes leçons sociales qu'elles doivent offrir à tous.**
>
> **A. COMTE, *Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 612 (en 1842).**

I

CE QU'EST LA PHILOSOPHIE POSITIVE.

Nommer la philosophie positive est loin de faire savoir ce qu'elle est, et, partant, ce qu'elle comporte. Le nom est connu, la chose l'est peu. Si, dans le grand débat qui se poursuit par la parole et par la plume devant le monde civilisé, nous venions nous ranger sous quelqu'un des drapeaux qui flottent au champ, si nous nous

placions parmi les conservateurs ou les révolutionnaires, parmi les catholiques ou les protestants, parmi les métaphysiciens de telle ou telle école, parmi les adeptes de telle ou telle science spéciale, nous n'aurions à parler que pour dire à quel point de vue, pour quel service et dans quel espoir nous apportons à ceux-ci ou à ceux-là le contingent de nos efforts, et nous serions entendus promptement et classés. Tel n'est ici ni notre point de vue, ni notre service, ni notre espoir. La philosophie positive gît encore, cela est certain, en une obscurité qui l'empêche d'être entrée, comme tant d'autres philosophies ou systèmes, dans le bruit et l'éclat; mais, cela est certain aussi, malgré cette obscurité, maintes notions qui en émanent ont pris possession des esprits qui réfléchissent, de la pensée qui circule, du langage qui s'échange. On s'en sert, de ces notions, et l'on ignore d'où elles sortent et de quel principe elles dépendent. Mais, connue dans beaucoup de ses fragments, la philosophie

positive ne l'est pas dans son ensemble. Pour les uns, c'est une sorte de spéculation mathématique qui a pour but de soumettre à l'empire de la science exacte par excellence les sciences qui ne le sont pas, aussi bien que l'histoire, la morale et les beaux-arts, et l'on se rit, avec grande raison, de prétentions aussi manifestement absurdes. Pour les autres, c'est une conception renouvelée d'Épicure ou d'Holbach, et qui, comme les philosophies matérialistes, conduit à la prépondérance du sens individuel; et l'on condamne, non sans justice, des doctrines qui, poussées dans leur conséquence, menacent l'ordre moral. Pour tous, la philosophie positive est une œuvre d'école ou de cabinet, et la vraie étendue n'en est pas soupçonnée.

Elle a une étendue immense; et il faut montrer qu'elle embrasse les sciences et leur enchaînement, les sociétés et leur développement; et par conséquent que, dans le monde, il ne s'est rien remué qu'elle n'interprète, et qu'il ne

s'y remuera rien où elle ne doive intervenir.

La philosophie positive ne fait pas prédominer le sens individuel; car elle le subordonne à un ordre supérieur, et veut qu'il trouve sa satisfaction suprême en cette subordination. Elle n'introduit pas les mathématiques dans les hauts domaines de l'histoire et de la moralité humaine; car, apercevant que, suivant la vraie conception, où la matière n'est pas séparable de ses propriétés, le mot de matérialisme n'avait plus d'emploi philosophique qu'en histoire, elle l'a renouvelé, et s'en est servie pour caractériser l'intrusion de la méthode de toute science inférieure dans la science supérieure, et pour interdire aux mathématiciens l'immixtion dans un monde qui ne leur appartient pas. Et cependant, il est bien vrai qu'à la base de toute éducation régulière et de toute philosophie, nous mettons la mathématique comme un préliminaire sans lequel on ne pourra monter de degré en degré jusqu'au faîte. Nous concédons, sans qu'on nous presse et spon-

tanément, qu'au temps passé ce préambule n'était pas nécessaire, qu'il aurait mené à des impasses, et que les esprits éminents n'étaient astreints, dans leurs conceptions généralisatrices, qu'à suivre logiquement les données des hypothèses provisoires. Mais aussi nous prétendons que ce temps est fini, que les impasses sont détruites, et les voies ouvertes entre les sciences inférieures et les sciences supérieures; et que celui qui n'a pas appris à spéculer sur les sujets les plus simples est présentement hors d'état de spéculer avec fruit sur les sujets les plus complexes. L'intelligence, pour embrasser les parties les plus difficiles et les saisir dans leurs caractères positifs, a besoin de traverser le noviciat entier et de s'habituer graduellement aux conceptions réelles. La mathématique n'est qu'un rudiment; mais, comme tous les rudiments, elle ne peut être omise sans dommage pour le résultat définitif de l'éducation philosophique.

Partant de là, j'aurais à montrer, comme j'ai

fait ailleurs, alors que je vulgarisais les idées d'Auguste Comte, que, sans mathématique, l'astronomie ni la physique ne peuvent cheminer; que, sans physique, la chimie est mutilée et incapable de se rendre compte à soi-même; que, sans chimie, la nutrition, base de toute vitalité, est inintelligible; et que, sans une théorie exacte de la vie, le développement des sociétés, ou histoire, ou sociologie, manque de son meilleur appui. Mais cet enchaînement, maintenant palpable, et auparavant difficile à apercevoir tellement que c'est une des découvertes d'Auguste Comte, est devenu, dans la philosophie positive, pour ainsi dire un lieu commun, bien que ce soit encore, je n'en doute pas, une très-grande nouveauté pour beaucoup d'esprits même cultivés. Toutefois, je ne veux pas quitter ce sujet attrayant sans en donner, sous une autre forme, une idée qui en fasse toucher la réalité et apprécier l'importance.

Dans l'ensemble des choses, aperçu d'une fa-

çon générale et spéculative, on découvre bien vite des divisions naturelles et des échelons très-marqués. Il est manifeste que les êtres vivants, ou, comme on dit dans l'école, le monde organique, se sépare et se distingue du monde inorganique. Il en est, si je puis m'exprimer ainsi, un cas particulier; il ne peut pas exister sans lui. Une portion seulement de la matière est susceptible de s'organiser et de vivre; et, avant d'obéir, en tant qu'animée, aux lois qui lui sont propres, elle obéit aux lois générales de toute matière, aux affinités chimiques, à la pesanteur, à la chaleur, à l'électricité. Notons, ce qui est très-important, et ce qui marque expressément ce que je nomme ici division, échelon, notons que, parmi les éléments, il n'y en a qu'un petit nombre qui puissent devenir organisés; que l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone forment essentiellement, à eux quatre, la trame vivante; que quelques autres seulement s'y agrégent, tels que le phosphore, le fer, le sodium, le

chlore, etc.; et que tout le reste est exclu du cycle de l'organisation. C'est là un caractère déterminant qui spécialise, quant à la matière, la vie déjà spécialisée quant à la propriété.

Il n'est pas moins manifeste que ce qu'on appelle vie végétative, ce qui est le tout dans les végétaux, ce qui est la base dans les animaux, consistant en un va-et-vient perpétuel de composition et de décomposition, est sous la dépendance des affinités moléculaires dites chimiques et ne peut pas en être éloigné; de sorte que la place des propriétés moléculaires est clairement désignée au-dessous de la place des propriétés organiques. Notons, ce qui est très-important, et ce qui marque une nouvelle division, un nouvel échelon, que, si, à la différence des propriétés organiques, la propriété chimique appartient à toute matière, sans exception, elle ne lui appartient que quand deux matières différentes, deux éléments sont en présence. Pour qu'elle se montre, il faut un couple, il faut un contact binaire.

C'est là un caractère déterminant qui spécialise, quant à la matière, la chimie, déjà spécialisée quant à la propriété.

Il est manifeste encore qu'au-dessous des propriétés moléculaires viennent les propriétés physiques, c'est-à-dire celles qui appartiennent à la matière considérée en masse et non plus moléculairement ; ce sont la pesanteur, la chaleur, l'électricité, la lumière, l'élasticité. Elles sont plus générales, puisque, pour apparaître, elles n'ont pas besoin de l'accouplement ou binarité. Les éléments isolés y suffisent : un métal pur, par exemple l'or; un métalloïde pur, par exemple le soufre; un gaz pur, par exemple l'oxygène, ne sont animés d'aucune propriété chimique et sont encore animés de toutes les propriétés physiques. C'est le troisième échelon.

Enfin, à la base de tout cela, est le nombre, l'étendue et le temps. D'où résultent l'arithmétique, la géométrie et la mécanique, dont l'ensemble constitue les mathématiques.

Récapitulons : le nombre, l'espace et le temps, qui sont dans les choses et dans l'esprit, constituent le premier fondement du savoir et la première science. Puis la matière considérée par masses, ou, si l'on veut une idée plus précise à l'aide des notions modernes, les éléments offrent les propriétés que l'on nomme physiques. Au delà, le théâtre des phénomènes se particularise; la binarité apparaît, et avec elle les propriétés moléculaires ou chimiques. Au delà encore, le théâtre se particularise derechef : un groupe très-circonscrit d'éléments se montre seul susceptible des dernières propriétés, qui sont celles de la vie. De la sorte, j'ai exécuté un travail important, signalant avec netteté le lieu de chaque condition, le siége de chaque propriété. C'est la vérification, dans le grand ensemble cosmique, de ce qui est, dans le petit ensemble organique, la distinction de l'appareil et de la fonction. Dans l'un comme dans l'autre, tout est spécialisé, le vague disparaît; et la clarté est

vive quand se montre une relation déterminée entre la constitution matérielle du monde et la constitution dynamique, relation qui a son reflet direct dans l'histoire de l'humanité.

Comment, en effet, l'esprit humain, devant ce bloc immense du ciel et de la terre, en a-t-il conçu les divisions naturelles et les subordinations intimes? Après avoir créé les premiers essais de mathématique et d'astronomie, son essor s'arrêta, et des difficultés insurmontables s'accumulèrent. On s'essaya dans la physique ; mais, à part quelques théorèmes élémentaires, on ne fit plus aucun pas. On s'essaya dans la biologie, à laquelle conviait l'étude si urgente et si cultivée de la médecine; mais, après de grands travaux rudimentaires, on se trouva dans une impasse, et pendant beaucoup de siècles rien ne s'ajouta à ce qui était su. On s'essaya dans la chimie, à laquelle menait l'exercice d'une foule d'arts industriels, la métallurgie, la teinture, la pharmacie; mais on ne put aboutir qu'à des

faits particuliers, bien qu'intéressants, avec l'alchimie pour doctrine générale. On s'essaya dans la sociologie; de ces essais, Aristote a, dans sa *Politique*, donné le plus mémorable, et ce fut tellement le dernier mot sur ce sujet, que, durant tout le moyen âge, les philosophes chrétiens n'eurent pas d'autre théorie politique que la sienne. Dans ce tableau si abrégé, on a l'ensemble de ce que, par anticipation, on pourrait nommer la positivité antique, mais positivité qui n'existe que rétrospectivement pour nous, et n'exista jamais pour les anciens; car Aristote lui-même n'aurait pu donner la raison qui, par des intermédiaires inévitables, lie la mathématique à la sociologie. Cette insuffisance est la cause, ignorée de tous les historiens, mais réelle, qui fit que naquirent les diverses philosophies qui se partagèrent le domaine intellectuel. A un savoir flottant et indéterminé correspond, on le comprend, la multiplicité des systèmes; et cette origine inférieure des systèmes montre, on le

comprend du même coup, l'inanité de cet éclectisme qui, ne connaissant pas ce qu'il manie, se propose la tâche insoluble de faire avec des ébauches un tout parfait.

Pendant ces essais, l'esprit humain s'était fortifié, les conditions sociales avaient cheminé, les mathématiques s'étaient perfectionnées; c'était cela qu'attendait le génie de l'humanité. Une fois que, comme un autre Hermès, il eut cette clef en main, il pénétra dans l'astronomie dynamique, qui devint l'étude grandiose de la pesanteur. Il se lança dans les phénomènes merveilleux de la physique; et, sa capacité grandissant avec les moyens de résoudre des problèmes plus compliqués, il créa les théories chimique, biologique, sociologique; car la doctrine de la vie se dédoubla devant son regard en doctrine de la vie individuelle ou biologie, et doctrine de la vie collective ou histoire. De la sorte s'explique la coïncidence fondamentale du développement subjectif avec l'ordre du monde objectif, aussi bien

que les anomalies contingentes que ce développement présente.

Tant que la raison humaine n'est employée qu'à la satisfaction des besoins et des sentiments presque aussi impérieux que les besoins, c'est l'ère des ébauches d'une industrie primitive et d'une religion rudimentaire. Mais, quand cette même raison, se dégageant des préoccupations absorbantes, trouve, grâce aux travaux préparatoires, du loisir pour se livrer à son penchant désintéressé pour le vrai, c'est l'ère des ébauches d'une science frêle et d'une spéculation bornée; science si frêle et spéculation si bornée, que reconnaître les propriétés du cercle ou du triangle transporte alors une âme d'autant de joie que Newton en éprouva, vérifiant que la lune, en décrivant son orbite, tombe véritablement d'une quantité déterminée par la loi de la gravitation. Une fois commencée, cette œuvre abstraite captiva toujours quelques esprits curieux et inspira toujours un certain respect aux

gouvernements et aux foules; si bien qu'elle s'étendit, se consolida, conquit de proche en proche des domaines de plus en plus élevés, suscita, pour sa gloire, de splendides génies, ravit par sa beauté, et, grossissant dans sa marche comme la neige qui roule, devint une puissance là où elle n'avait été d'abord qu'une curiosité. Ces pures clartés portèrent leur influence bien au delà du cercle qui les circonscrivait : elles introduisirent, suivant les temps et suivant les lieux, la théorie dans l'industrie, le goût dans l'art, la suprême équité dans la morale.

En cette conception du monde envisagé selon la hiérarchie des propriétés qui y sont immanentes, en cette évolution parallèle de la pensée qui chemine du plus général au plus particulier, il est un point capital qui devient le nœud de vie de la philosophie et change tout l'esprit de la spéculation. Je veux parler du système établi entre des parties qui, sortant de leur isolement antique et préliminaire, prennent solidarité et

connexion. Ce fut une illumination du génie que d'apercevoir le plan général de ce qui semblait développé au gré d'influences fortuites, disséminé dans l'histoire, et clos dans des théories spéciales. Les sciences, en tant que sciences particulières, restaient séparées l'une de l'autre, sans se savoir parentes, sans avoir idée de leur unité, et sans se soucier d'une incorporation. La métaphysique, dont la fonction était de généraliser, voulut remplir cette tâche; mais elle n'y réussit pas, ne pouvant pénétrer dans l'intimité et ne créant jamais qu'un lien extérieur et artificiel. Il a été donné à une meilleure intelligence des choses de rompre les épaisses cloisons qui séparaient les compartiments de la connaissance générale et d'ouvrir à la pensée enfin victorieuse les portes et les chemins. Cette puissante percée établit les communications. Désormais on peut également, avec une pleine sûreté, ou bien partir du point le plus bas pour arriver de degré en degré jusqu'au sommet, ou descendre du som-

met et atteindre par un chemin inverse le point le plus bas. Faire de chaque science particulière un membre de la science générale est une grande révolution spéculative. Ainsi au pouvoir de réalité qui a toujours appartenu à la science particulière, s'est joint le pouvoir de généralité qui ne lui avait jamais appartenu.

Être arrivé assez haut pour transformer les sciences en une science dont l'ensemble représente, liés nécessairement entre eux, le système du monde et le système de la pensée, serait beaucoup quand même ce serait tout. Mais cela n'est qu'un échelon, et il s'agit de développer les conséquences qui sont incluses. Si la philosophie positive était plus familière aux esprits, je ne m'inquiéterais pas de mettre en relief ce qu'elle est par rapport à l'histoire. Il serait clair que l'histoire en est une partie intégrante sans laquelle la philosophie positive n'existerait même pas. Mais on est si peu habitué à rattacher l'histoire aux sciences particulières et à en concevoir

la place dans la science générale, qu'un mot ici n'est pas superflu. L'histoire est un développement déterminé par les conditions de la nature cérébrale de l'homme et par la manière d'être du monde. Ce qui se passe dans l'évolution de l'individu est la racine de ce qui se passe dans l'évolution de l'être collectif. Reconnaître comment l'évolution de l'individu se transforme pour devenir l'évolution de l'humanité, quelle part de la vie individuelle s'efface comme inutile à la vie collective, et comment des fonctions qu'on me permettra de nommer privées et personnelles prennent le caractère impersonnel et général, telle est la tâche de l'histoire. De la sorte disparaît ce qu'on appelle le hasard ; ce qu'on appelle providence disparaît également ; il ne reste plus que ce qui se nomme, en science, une loi, c'est-à-dire une condition dernière, un fait primordial au delà duquel on ne peut aller. La comparaison que j'ai faite de la vie collective avec la vie individuelle classe, sans hésitation possi-

ble, l'histoire à la suite de la biologie et impose la nécessité de connaître celle-ci pour connaître celle-là. Cette même comparaison met à néant le reproche de quelques esprits qui, ne pouvant concevoir ce qu'est une loi, prétendent que ce développement, étant nécessaire, supprime la liberté de l'individu qui y concourt. Autant vaudrait dire que le passage de l'enfance à l'âge adulte et à la vieillesse, qui constitue la vie individuelle et qui est nécessaire et soustrait à toute volonté personnelle, supprime le libre arbitre de chacun de nous. Notre libre arbitre reste ce qu'il est en soi, soumis seulement à la condition inévitable de passer par les âges de la vie; de même, dans l'être collectif, il demeure propre à chacun de nous, soumis seulement à la condition de s'exercer sous l'influence des phases successives de l'histoire. Cela est assez montré par les efforts d'hommes puissants qui, voulant faire rétrograder leur société, travaillèrent avec leur plein arbitre à cette tâche malfaisante, nuisirent, entra-

vèrent, mais n'arrêtèrent rien d'une façon définitive. Enfin, pour dernier trait de notre comparaison entre la vie individuelle et la vie collective, on apprécie, dans sa vérité, ce qu'il faut entendre par l'optimisme de la théorie évolutive : c'est aussi un passage d'un âge inférieur à un âge supérieur ; mais, pas plus dans un cas que dans l'autre, ne sont éliminées les maladies, les perturbations, les dérangements, en un mot tous les accidents qui interviennent dans le fonctionnement de chaque loi, et qui sont d'autant plus fréquents et plus graves que la loi dont il s'agit gouverne des rapports plus compliqués et plus élevés. Or, dans ce que nous connaissons, il n'y a rien de plus compliqué ni de plus élevé que l'être collectif humanité.

On voit les pas : la philosophie positive ne s'est faite que parce que l'histoire est une évolution naturelle, et la sociologie une science. Elle contient la raison des choses dans leurs rapports avec l'esprit, et la raison de l'esprit dans

ses rapports avec les choses. Coupant ainsi la métaphysique par le milieu, elle ne lui laisse que deux tronçons désormais sans vertu, les causes premières et les causes finales. Je ne feindrai pas de le dire : montrer présentement que causes premières et causes finales sont placées en dehors de la portée de l'esprit humain, et que la recherche en doit être abandonnée, est un lieu commun. L'expérience en témoigne : depuis tant de siècles que les génies les plus profonds agitent ces insolubles questions, elles n'ont pas fait un pas, et le fond même est toujours en débat comme le premier jour ; or, c'est le plus sûr indice de l'inanité de la recherche que de voir, dans une controverse séculaire qui n'avance pas, le fond controversé. La théorie n'en témoigne pas moins, puisque ni la méthode objective ni la méthode subjective, seules voies de connaître la vérité, n'y peuvent rien, l'une n'arrivant jamais par l'expérience à une appréciation quelconque des causes premières ou finales, l'autre ne réus-

sissant jamais à former une conception *à priori* qui puisse cadrer avec le monde tel qu'il est, et en donner une explication le moins du monde supportable. La méthode objective ou expérience, de quelque manière que l'on combine les résultats obtenus, ne parvient qu'à des lois; c'est son suprême effort; pour que les causes premières et les causes finales fussent rencontrées, il faudrait qu'elles tombassent dans son domaine : or, le nom seul l'indique, ce qui est commencement ou fin des choses ne tombe pas sous l'expérience humaine. De son côté, la conception mentale, formant un type de gouvernement du monde ou de providence, peut, il est vrai, le constituer comme elle veut; mais elle échoue toujours contre l'une ou l'autre de ces impossibilités : ou bien son type, reculant à leurs dernières limites les plus sublimes qualités de la nature humaine, n'a plus rien de commun avec les fatalités rigoureuses qui font le monde ce qu'il est; ou bien, rendant de plus en plus im-

personnelle l'idée de providence, il va se perdre, d'une façon plus ou moins confuse, dans l'immanence des lois qui régissent les choses.

La science générale, qui a tranché dans la métaphysique, ne tranche pas moins dans la théologie, ne lui laissant non plus que les causes premières et les causes finales. A vrai dire, la théologie n'est qu'un cas particulier dans la religion; cela est important et veut une explication. Ici nous sommes, s'il est permis d'emprunter une image à la géologie, sur un terrain bien autrement ancien que celui de la métaphysique et d'une nature toute différente : la religion plonge plus avant dans les origines de l'humanité, et elle a ses racines plutôt dans la partie morale que dans la partie rationnelle de l'être humain. Aussi a-t-elle de longues annales, et ce sont ces annales mêmes qui, la montrant sous les aspects les plus divers et dans des conditions successives, nous apprennent à connaître quelle en est l'essence. Aux yeux de l'histoire, il n'y a

point de fausse religion, il n'y a que des religions incomplètes qui cheminent dans le temps et qui se perfectionnent. Jamais cette imperfection relative ne se manifesta mieux que quand on vit les chrétiens prendre pour des démons les dieux des gentils. Quoi ! eux des démons, ces dieux de Rome et de la Grèce, de la Germanie et de l'Inde, de l'Assyrie et de l'Égypte, tout ce polythéisme qui présida au développement de grandes et belles sociétés! Ils n'étaient rien autre que la transformation brillante et bienfaisante d'un culte plus ancien et plus grossier ; et ils avaient leur raison d'être dans le cœur et l'esprit de ces nations intermédiaires entre une antiquité plus reculée et le moyen âge chrétien. La définition de la religion se tire de son office, qui est : mettre l'éducation, et par conséquent la vie morale, en rapport avec la conception du monde à chacune des phases de l'humanité. Quiconque examinera cette définition verra qu'elle satisfait à toutes les conditions de la religion, soit dans le

passé, soit dans le présent, soit dans l'avenir. On y reconnaît que la théologie n'est pas inhérente à l'idée religieuse. Elle ne l'a pas toujours été dans le passé; car on ne peut attribuer le nom de théologie au fétichisme primordial qui adresse son culte aux objets voisins, ni à ces religions qui adorent les agents naturels, tels que l'air, le vent, la nuit, l'aurore; c'est avec le polythéisme que la théologie commence. Quant à l'avenir, la science générale, concevant le monde autrement que ne le concevaient les hommes sous le règne des religions successives, prend un office équivalent à l'office religieux, et elle a, à son tour, à mettre l'éducation et la vie morale en accord avec l'univers tel qu'il nous apparaît.

Ainsi, ce qu'on nomme philosophie positive se compose de trois termes qui s'enchaînent et forment un tout indivisible. Ces trois termes sont : histoire, science générale, conception du monde. L'histoire n'est ni gouvernée par des interventions surnaturelles, ni livrée aux volon-

tés individuelles; elle a une loi qui lui est propre et qui en détermine l'évolution: elle devient une science au même titre que la biologie, et se place à côté des autres sciences à son rang. La science générale est constituée par la série hiérarchique des sciences particulières dont le lien est dévoilé pour la première fois: par la cosmologie, elle tient le monde inorganique; par la biologie, elle renferme l'ordre de la vie; par l'histoire, elle embrasse les religions et les métaphysiques dont elle note la cause et la naissance; à ce point la science générale est la philosophie. La conception du monde se conforme nécessairement à l'histoire et à la science générale; des lois seules s'y montrent; il faut les connaître tant pour s'y subordonner que pour les modifier les unes par les autres; maintenant c'est aux destinées sociales à se conformer à la conception du monde.

II

CE QU'EST AUJOURD'HUI LE MILIEU SOCIAL.

Peu à peu se découvrent tous les points de vue qui appartiennent à la science générale; ou, pour mieux dire et pour délaisser définitivement ces expressions qui, purement scolastiques, ne répondent pas à la grandeur des choses, les impulsions spontanées aboutissent et concourent; une plus intime union s'établit entre le sentiment et la raison, union qui est le triomphe suprême de la moralité. Le sentiment s'est réalisé dans l'office religieux; la raison s'est réalisée dans la science. Partis de régions distinctes dans la nature hu-

maine, nés aussi à des époques différentes de l'humanité, ces deux grands fleuves, qui se sont constamment rapprochés, touchent au point où leur confluent est marqué. Si j'ai su présenter avec quelque netteté l'enchaînement, si mon langage n'est pas resté au-dessous du sujet, le lecteur aperçoit maintenant la déduction de l'histoire; le monde apparaissant tout autre à l'homme moderne qu'il n'avait apparu à l'homme ancien, les hautes notions changent, les anciennes se décomposent, les nouvelles se forment; et, de la sorte, une autre éducation, une autre vie morale, une autre société sont en enfantement. C'est cet enfantement qu'on nomme une phase ou une révolution.

Peut-être quelques-uns diront : Pourquoi ne pas laisser aller, comme par le passé, chaque science dans sa voie isolée, et pourquoi cette ambitieuse prétention de les confondre en une seule science qui soit la régulatrice et la vraie philosophie? Et surtout, si, à toute extrémité, on accorde

cette coordination dans le savoir et cette solidarité entre toutes ses parties, pourquoi vouloir introduire une telle conception dans l'éducation, dans la morale, dans la politique? Complaisez-vous, puisqu'il en est ainsi, dans la contemplation de l'immense enchaînement; usez-en, s'il le faut, dans les opérations distinctes qu'exigent la conduite et le progrès des sciences; mais ne songez pas à faire descendre parmi les foules un tel système; elles ont le lien qui leur vient d'une tradition révérée; ne les troublez pas dans leur repos d'esprit; concevez, cela vous est loisible, le monde comme le montre le résultat des recherches poursuivies par de grands génies; elles le conçoivent, elles, et cela leur suffit, comme le voyait la civilisation théologique. C'est cette conception qui a plané sur tout le moyen âge et sous laquelle se sont développés et les sciences et l'ordre politique de l'Europe moderne. Ayez respect pour elle; elle a eu, sous une forme ou sous une autre, le passé; ne lui disputez pas un pré-

sent qui sans elle n'aurait pas été possible.

A cette double question double réponse. La vue qui, par Auguste Comte, a fait des sciences particulières, multiples et hétérogènes, une science homogène, une et générale, est de l'ordre de celles qui, par Bichat, ont constitué la biologie; par Lavoisier, la chimie; par Newton, le système du monde; par Descartes, la géométrie générale. Mais, en raison de la phase actuelle de l'humanité, elle a une portée bien autrement grande; ou, si l'on veut, celles-ci sont les affluents sans lesquels celle-là n'aurait jamais apparu. Elle est la fille du temps, l'effet nécessaire de l'ensemble qui l'a précédée. Il était aussi inévitable que quelque génie supérieur la saisît et la dévoilât, qu'il l'était qu'un Newton, successeur de Kepler, de Galilée et de Descartes, et, par eux, de tout le passé humain, fît de la pesanteur l'agent universel de la dynamique céleste. Maintenant, voyez et jugez : une doctrine qui, arrivant à son temps marqué par l'histoire, change

la conception du monde, ne peut pas ne pas se substituer partout à l'ancienne doctrine. Elle n'est plus séparable de la philosophie dans le domaine abstrait, de l'office religieux dans le domaine moral, de la politique dans le domaine social. C'est une partiale et chétive connaissance de l'histoire qui fait croire que les découvertes successives qui modifient l'état mental sont une sorte d'engins concertés pour la ruine de quoi que ce soit, dogmes, croyances, institutions. Le vrai est une lumière d'abord bien faible, bien lointaine et bien vacillante; mais, quand il a grandi, il ne peut luire dans les régions de la science, sans que tout le reste en soit éclairé. Dès lors survient une critique spontanée de l'ordre social, surviennent les agitations mentales, les mutations religieuses, les révolutions politiques, en un mot les phases de l'humanité.

La réponse à la première question implique la réponse à la seconde, du moins pour ceux qui apprécient les connexions historiques. Quoi! il

se pourrait que, depuis la Renaissance surtout, la science eût grandi progressivement, se fût emparée de toute la partie positive de l'éducation et eût captivé le public par d'éclatantes merveilles, sans que rien transpirât, pour ainsi dire, au dehors et sans que les esprits même les plus étrangers au travail qui s'opérait en ressentissent aucune influence! Non, cela n'était pas possible et n'a pas été. Il s'est fait dans toutes les couches de la société une décomposition des anciennes croyances, décomposition très-variable quant au degré, mais analogue quant au fond. Sans parler du protestantisme, des sectes turbulentes de la révolution anglaise et de l'athéisme de la révolution française, une désuétude lente atteint les opinions théologiques tantôt par l'immensité de l'univers et la fixité du cours des étoiles, tantôt par l'âge de la terre, tantôt par les périodes géologiques et la succession des espèces, tantôt par la confiance en la régularité du travail industriel, régularité illusoire si les

miracles pouvaient y suppléer ou la détruire, tantôt par la différence des races humaines et de leur langage, tantôt par la conscience moderne qui répugne à l'éternité des peines; que sais-je, enfin, par toutes les incompatibilités qui surgissent à l'improviste de chaque recoin de la science. Donc, à vrai dire, ce n'est pas une place occupée qu'on usurpe; c'est une place à demi vacante et vide, une place devenant graduellement plus vacante et plus vide, sur laquelle il importe, pour le bien commun, de mettre enfin le pied. On ne fait aucun outrage à l'ancienne doctrine, dont le passé est glorieux et vénérable; mais il y a dorénavant un public pour qui elle est lettre morte; et c'est à ce public qu'on s'adresse, pour ce public qu'on travaille.

Une démonstration, qui est souvent inaperçue parce qu'elle est familière, indique précisément où l'on en est à cet égard. Il est manifeste que, tous les ans, à mesure que chaque génération avance dans la vie, un certain nombre d'indivi-

dus, nombre impossible à évaluer, mais considérable assurément, échappe aux croyances théologiques et passe dans le camp de ceux qu'on nomme libres penseurs, ancienne dénomination qui suffit à mon dessein. Cette mutation mentale n'est pas limitée à une classe particulière ; elle se voit parmi les savants comme parmi les ignorants, parmi les esprits légers comme parmi les esprits sérieux, dans les rangs inférieurs comme dans les rangs supérieurs, dans le parti conservateur comme dans le parti révolutionnaire. La signification en est encore rehaussée par une circonstance bien digne de remarque, c'est que, de tous ces individus qui à un moment donné quittent les doctrines théologiques, il n'en est pas un qui n'ait été élevé strictement dans ces mêmes doctrines. Ce n'est point de séminaires d'incrédulité que sortent tous ces gens-là ; de tels séminaires n'existent point ; ces gens ont passé par l'enseignement théologique que l'Église donne à tous les enfants des villes et des

campagnes. Pourtant il est arrivé un moment où le désaccord a surgi ; ét, malgré eux, on peut le dire, mais entraînés par les instincts modernes, ils sont entrés dans l'autre chemin ; malgré eux, car ils ont eu à lutter contre leur éducation et contre les souvenirs toujours si chers de l'enfance; malgré eux, car leur changement trouble souvent leurs relations avec la famille et avec l'entourage, leur crée de la défaveur, leur ferme des carrières, et, dans bien des pays, les expose à de sérieux dangers. Néanmoins le changement s'opère, tant il y a de puissance effective dans le milieu pour conformer les esprits suivant sa nature, en dépit des obstacles qu'y met une éducation toute réglée pour un autre but.

Une telle situation est à point pour la philosophie positive, non primitif de ce que j'appelle souvent ici conception moderne du monde. Elle dispense de toute polémique offensive. Le XVIIIe siècle se chargea, sous des formes diverses, de vulgariser les résultats de la spéculation supé-

rieure. Ce qui se cachait, ce qui se disait à voix basse, ce qui était l'entretien de quelques coteries hardies et émancipées fut dit hautement et à la face du soleil. L'attaque fut vive, et le succès assez décisif pour que, le libre examen étant devenu incompressible, la guerre régulière contre l'ancienne doctrine, guerre qui naquit des nécessités sociales, ait cessé spontanément. Aujourd'hui, en vertu des antécédents, la besogne d'alors se fait, on peut le dire, de soi-même, et les esprits émancipés germent incessamment dans le terrain qui est préparé. Il serait puéril de recommencer Voltaire, Diderot et les encyclopédistes. Les influences naturelles du temps sont bien assez dissolvantes; poussons donc nos desseins plus avant. Une polémique négative est sans issue, et ne peut jamais être qu'une préparation et un déblaiement. L'époque de la préparation est passée. Ce qui presse, ce qui est aussi utile qu'urgent, c'est de fournir à tous ces esprits déclassés un point de ralliement. Ils flot-

tent au hasard de leurs opinions individuelles, sans doctrine qui les unisse, sans giron qui les reçoive. Cette doctrine, ce giron, la philosophie positive le leur présente; là est leur réfuge; ils s'y reconnaîtront, ils s'y grouperont. Un grand service aura été rendu à eux et à la société; à eux, car ils retrouveront ce qui leur manque, l'unité dans une doctrine vivifiante; à la société, car des actions dispersives auront été contenues, et un arrêt puissant mis à la désorganisation mentale.

Je parle sans hésitation et avec fermeté de la doctrine qui, s'appuyant sur la conception positive du monde, tend à renouveler toutes les conceptions secondaires. Je parlerais avec moins d'assurance, et, je l'avoue, le cœur me battrait et la main me tremblerait, si je produisais ici quelque système qui fût né de mes méditations, qui provînt de mon fonds, et que je dusse dire mon œuvre. Je craindrais trop en moi l'illusion de l'amour-propre, la préoccupation, l'aveugle-

ment, pour me laisser aller en sécurité à la conviction qui m'aurait saisi. Je me jugerais inhabile à décider si mon esprit est assez libre et assez impartial pour apprécier ce qu'il aurait créé. Mais la qualité de disciple dispense d'un tel souci ; s'il en coûte de se faire disciple à un âge où ce n'est guère l'habitude de le devenir, du moins cela garantit qu'on n'est pas dupe de quelque séduction de soi par soi-même. Ce n'est pas tout : aux diverses épreuves, soit personnelles, soit sociales, qui sont survenues, le point de vue ayant changé, l'examen complet et rigoureux a recommencé, et chaque fois l'examen a confirmé la persuasion où une première et longue étude m'avait placé. Surtout, ce qui a singulièrement facilité ma tâche et rassuré ma raison obligée de se décider, c'est que j'ai vu qu'au fond une moitié seule était nouvelle, celle qui organise ; l'autre moitié, celle qui nie, est l'œuvre du temps, des plus grands génies, de la science, de la société tout entière. Que si l'on ajoutait, car je me le suis dit aussi :

« Pourquoi inquiéter des âmes paisibles à qui les croyances antiques sont chères? » je répondrais qu'à cet égard je n'entre pas en scrupule. Cet écrit ne leur est pas destiné; le péché en sera sur leur conscience, si elles le lisent et en sont troublées. Dans le cas où elles passeraient outre, c'est qu'elles seraient déjà livrées aux suggestions qui relâchent peu à peu, et de tous les côtés, les liens théologiques. Cet écrit, je le répète, est destiné aux esprits qui, s'étant dégagés de ces liens, bien loin de courir aucun risque d'être troublés, ont grandement besoin des ouvertures de la philosophie positive.

Confronter l'avénement d'un nouveau symbole avec les phénomènes concomitants qui en signalent l'approche, ne peut être ici qu'une esquisse; mais encore cette esquisse doit-elle être donnée. Je la borne à trois signes principaux : le socialisme de notre temps, l'athéisme du XVIIIe siècle et de la Révolution française, et le panthéisme allemand du XIXe.

Un célèbre philosophe anglais, M. Mill, a dit dans une phrase sentie et qui mérite d'être retenue, que l'économie politique, science qu'il cultive, serait un vain jeu de l'esprit et une curiosité stérile, si elle ne triomphait pas des duretés que l'état social impose présentement aux classes laborieuses, et si elle n'améliorait pas dignement leur situation. Le fait est que, de nos jours, le peuple (pour me servir de ce mot au second sens qu'il a dans notre langue) a ressenti, sinon plus vivement, du moins autrement, le poids des inégalités. Non pas plus vivement sans doute ; car l'histoire est semée d'insurrections populaires : les guerres serviles sous les Romains, les gens de l'Évangile éternel au XIII[e] siècle, les Jacques au XIV[e], les anabaptistes au XVI[e], et tant d'autres collisions plus ou moins considérables. Quand une intolérable oppression avait été momentanément vengée par d'intolérables violences, une anarchie inévitable ramenait un besoin impérieux de l'ordre ; les supérieurs reprenaient l'antique

autorité, sauf le travail lent des idées et des mœurs, qui ruinait l'esclavage, abolissait le servage, accroissait l'ascendant de l'industrie et préparait les phases sociales. Mais aujourd'hui que la dernière de ces préparations est en voie d'accomplissement, le peuple s'est fait, sous le nom de socialisme, une doctrine qu'il a mise en face des doctrines traditionnelles ou officielles. Il est certain que sa doctrine ne vaut ni plus ni moins que les utopies des philosophes, desquelles d'ailleurs elle dérive; il est certain aussi que l'empirisme politique garde une légitime prépondérance. Toujours est-il qu'un fait considérable est advenu : la conscience populaire subit elle-même les transformations que tout le reste subit; religieuse dans le socialisme du XVIe siècle, elle devient philosophique dans le socialisme du XIXe. Elle ne met plus ses réclamations et ses aspirations sous le couvert de la théologie; elle les met sous le couvert d'une politique métaphysique. Tout est donc à l'unisson entre les di-

verses couches de la société, et un même courant d'idées les pénètre et les travaille. La situation mérite qu'on y pense; ce qui la caractérise, c'est que la source qui alimente la pensée populaire est devenue homogène à ce qui semblait le plus propre aux classes lettrées et gouvernantes. Cela ne pourrait être si, là aussi, l'ancien régime des intelligences ne s'était modifié, et si la conception théologique du monde avait gardé sa prépondérance dans ce milieu. Le socialisme, quelque forme qu'il revête, indique à qui sait y lire (et c'est ce qui en fait l'importance), jusqu'à quel degré est parvenue, dans le sein des classes laborieuses, la dissolution de ce qui était la force et le lien des sociétés du moyen âge et de l'antiquité.

L'athéisme raisonné fut propre au XVIIIe siècle et à la révolution française. Une métaphysique hardie, s'appuyant tant bien que mal sur les incompatibilités qui se révélaient entre la théologie et la science, hâta les conclusions et en-

traîna les esprits qui étaient sur la pente; si bien qu'un moment tout christianisme fut aboli en France, et l'athéisme en tint la place. En dépit de quelques apparences, la philosophie positive n'accepte pas l'athéisme. A le bien prendre, l'athée n'est point un esprit véritablement émancipé; c'est encore, à sa manière, un théologien; il a son explication de l'essence des choses; il sait comment elles ont commencé; c'est en vertu de la rencontre des atomes ou bien par une puissance occulte nommée par lui *nature*, que le monde s'est fait. La philosophie positive ne sait rien de tout cela; elle ignore et les atomes producteurs et la nature créatrice ou ordonnatrice. Car ceci est une explication de ce qu'on nomme causes premières; or, pour elle, toute explication de ce genre, étant une pure hypothèse, est désormais réduite à ne plus valoir que comme hypothèse. Elle ne voit pas de meilleur œil le caractère moral de l'athéisme; non qu'elle ait aucune aversion de sectaire pour une doc-

trine qui a tenu sa place dans les œuvres de l'esprit humain et dans les événements politiques, non qu'elle ignore que plus d'un athée connu dans l'histoire a laissé d'irrécusables témoignages de haute vertu, sans compter d'autres d'une condition plus humble, que chacun de nous a pu voir et à qui nous ne préférerions pas les meilleurs d'entre les croyants. Mais il faut distinguer ce qui vient des impulsions innées et de la nature humaine, et les tendances propres à une doctrine. Or, les philosophes du dernier siècle ont tiré la conséquence directe et vraie de l'athéisme ; c'est la morale de l'intérêt personnel. Cette morale, qui est aussi celle des théologies proposant une récompense infinie au fidèle et une punition infinie à l'infidèle, ne traite pas comme il convient les meilleures facultés de l'homme et est insuffisante pour l'avenir qui se prépare.

Le panthéisme a été la forme allemande de l'incrédulité. Advenu dans le XIXe siècle, il s'est

montré avec un tout autre appareil d'érudition, avec un respect sérieux de l'histoire, avec un usage habile de la critique. Mais ces avantages n'en peuvent dissimuler l'impuissance réelle. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, pour bien des conséquences, le panthéisme revient au même que l'athéisme : ainsi il importe peu que l'origine de l'individu soit un concours d'atomes, comme le veut l'athée, ou une incorporation de l'esprit général, inconscient en tant qu'universel, comme le veut le panthéiste; il importe peu que sa fin soit une résolution en atomes comme le veut l'athée, ou, comme le veut le panthéisme, une absorption dans la substance spirituelle où toute personnalité se perd. Je n'ai pas besoin non plus de faire remarquer que ce système est encore pleinement théologique, et qu'à ce titre il appartient, malgré ses prétentions, à l'ancien parti dont il n'est qu'une modification, et non au parti nouveau avec lequel il est en dissentiment sur la base même et le point

de départ. Quant aux conclusions pratiques, elles sont stériles, aboutissant à une accommodation entre le panthéisme et le christianisme, et faisant du panthéisme, pour les intelligences plus éclairées, une explication transcendante des dogmes qui suffisent aux intelligences vulgaires. Mais c'est une chimère de prétendre avoir en haut une croyance et en bas une autre ; les communications sont trop directes pour que rien de pareil soit possible. L'unité qui existait sous le paganisme et sous la catholicité a été brisée, et l'on ne saurait ni s'en passer, ni la rétablir par de simples accommodations.

Encore qu'il ne puisse rester aucun doute sur ce qu'il faut penser des causes premières et finales; et que le lecteur soit en mesure de conclure sans peine et par lui-même, pourtant, dans une matière si sérieuse et si décisive, il importe d'être explicite et de ne pas laisser d'accès aux fausses interprétations. Ceux qui croiraient que la philosophie positive nie ou affirme quoi que ce soit

là-dessus se tromperaient : elle ne nie rien, n'affirme rien; car nier ou affirmer ce serait déclarer que l'on a une connaissance quelconque de l'origine des êtres et de leur fin. Ce qu'il y a d'établi présentement, c'est que les deux bouts des choses nous sont inaccessibles et que le milieu seul, ce que l'on appelle en style d'école le *relatif*, nous appartient. Nous ne savons rien sur la cause de l'univers et des habitants qu'il renferme; ce qu'on en raconte ou imagine est idée, conjecture, manière de voir, suggérées spontanément à l'esprit par le premier aspect. Ce fut là l'hyothèse primordiale, début de toute civilisation et de toute science. Mais peu à peu la science et la civilisation ont trouvé aux choses un second aspect. La philosophie positive ne s'occupe donc ni des commencements de l'univers, si l'univers a des commencements, ni de ce qui arrive aux êtres vivants, plantes, animaux, hommes, après leur mort ou à la consommation des siècles, s'il y a une consommation des siècles.

Permis à chacun de se figurer cela comme il voudra ; aucun obstacle n'empêche celui qui s'y complaît de rêver sur ce passé et sur cet avenir. Mais, quoi qu'on pense de ce qui est par delà le temps et l'espace, quelque solution individuelle que l'on donne aux insolubles questions d'origine et de fin, le fait est que l'univers nous apparaît présentement comme un ensemble ayant ses causes en lui-même, causes que nous nommons ses lois. Le long conflit entre l'immanence et la transcendance touche à son terme ; la transcendance, c'est la théologie ou la métaphysique, expliquant l'univers par des causes qui sont en dehors de lui ; l'immanence, c'est la science expliquant l'univers par des causes qui sont en lui.

Autrefois, et jusqu'à nos jours, la croyance qui faisait vivre et réglait les sociétés était celle du gouvernement du monde par des volontés ou par une volonté ; il n'y avait que des opinions individuelles et renfermées dans le for intérieur

qui admissent une autre conception. La marche progressive de la civilisation amène maintenant un état où ce rapport se renverse : c'est l'individu qui croira, si bon lui semble, ce que les théologiens racontent, ce que les métaphysiciens construisent; cela tend à rentrer dans le domaine du for intérieur; mais c'est la société qui passe, pour ses dogmes, ses mœurs et ses institutions, sous la doctrine des lois immanentes. L'immanence seule est véritablement humaine et directement infinie; humaine, car elle ne dissocie pas l'histoire des hommes pour les partager en réprouvés et en élus ; directement infinie, car, laissant les types et les figures, elle nous met, sans intermédiaire, en rapport avec les éternels moteurs d'un univers illimité, et découvre à la pensée stupéfaite et ravie les mondes portés sur l'abîme de l'espace et la vie portée sur l'abîme du temps.

L'humanité, dans son enfance et sa jeunesse, a été régie par les lois de la transcendance; elle

le sera, dans sa maturité, par les lois de l'immanence. Assurer l'ascendant de l'homme sur la nature, étendre son empire sur la planète et déterminer l'équité sociale, tel est son rôle.

Les anciennes unités ont été détruites spontanément par la croissance naturelle de l'humanité ; et elles ne se détruisent pas, remarquez-le, là seulement où il n'y a plus de croissance, témoin l'Inde et la Chine. L'unité nouvelle ne saurait être retrouvée que sous la direction de la science. Transformer la science de manière qu'elle ait cette fonction est toute la philosophie positive. L'ancienne doctrine ne peut reprendre le sceptre; ce n'est pas une défaite matérielle, c'est une défaite intellectuelle qu'elle a essuyée. En vain a-t-elle poursuivi par le fer et le feu les novateurs, armée qu'elle était de toute la puissance séculière; après de longues et cruelles luttes, il lui a fallu céder et passer sous le joug de la tolérance, qu'elle porte impatiemment, mais qu'elle ne peut secouer. La force de la situa-

tion lui a imposé, ce qui est le plus répugnant pour des autorités qui se croient d'origine divine, l'obligation de tolérer et d'être tolérée. Si bien qu'à son côté vivent, ayant droit à la protection des mêmes lois, les protestants, les déistes, les rationalistes de toute espèce, les athées, les panthéistes. Par une correspondance inévitable, on a, en politique, les libéraux, les républicains, les radicaux, les socialistes. Ceci est ce qu'on regarde ordinairement comme le côté essentiellement révolutionnaire. La révolution est plus haut : elle est dans le doute général qui s'est glissé peu à peu touchant la conception théologique du monde.

Si l'ancienne doctrine n'est plus une solution, la Révolution n'en est pas encore une; cela se voit de reste, puisque les deux adversaires se partagent le champ et se tiennent dans un certain équilibre. La Révolution, malgré ses prétentions et ses haines, a trop du passé catholico-féodal dont elle émane, pour ne pas être entachée de

beaucoup d'incompatibilités avec les véritables tendances de l'esprit moderne. Elle n'a point, sur le terrain spéculatif, de dogme qui lui soit propre, puisqu'elle peut renfermer et renferme en effet des catholiques, des protestants et des rationalistes, des déistes, des athées et des panthéistes. Sur le terrain social, elle n'a pas, non plus, de dogme; car elle se fractionne en toutes sortes de sectes, et chacune de ces sectes a un système qui provient non du passé humain judicieusement apprécié et corrigé, mais d'une volonté subjective et systématique. Pendant ce temps, le terrain se dérobe sous les pieds des combattants, et tout converge vers la conception positive du monde. Là seulement, dans le déclin de l'autorité surnaturelle, est une nouvelle autorité qui n'est ni en contradiction avec les choses comme la théologie, ni arbitraire et systématique comme la Révolution. Autour d'elle tout se range, tout se classe, tout se subordonne.

III

CE QU'EST LE TRAVAIL A ENTREPRENDRE.

Dans le conflit de doctrines réciproquement impuissantes, entre les oscillations révolutionnaires ou rétrogrades, en l'absence d'aucune initiative véritable, une grande et impérieuse tâche surgit pour tous ceux qui ne veulent plus, ne peuvent plus avoir deux symboles contradictoires, l'un pour la spéculation de la science, l'autre pour le régime de l'humanité. Les termes abstraits sont nécessaires quand il s'agit de caractériser, dans sa généralité, une pensée spéculative. N'avoir pas deux symboles contradictoires, l'un pour la science, l'autre pour l'ordre social,

c'est rompre la dernière cloison qui sépare la science proprement dite et l'histoire, et ranger le développement humain dans la catégorie des autres phénomènes naturels. Il est des esprits qui ne doutent pas de la régularité des lois en astronomie, en physique, en chimie, en biologie, et puis qui admettent un gouvernement providentiel de l'histoire et de la société. Soit ; mais nous qui ne scindons pas ainsi le monde et l'intelligence, nous avons à faire voir en tout et partout l'évolution régulière, et à éliminer de ce domaine les interventions transcendantes comme elles ont été éliminées du reste des choses.

Nous ne pouvons plus être de ces philosophes sans doute sincères, mais empêchés, par le milieu où ils vécurent, d'apercevoir la portée de leurs œuvres ; nous ne pouvons plus être de ces philosophes qui, détruisant pièce à pièce l'ancien édifice des connaissances et y substituant des pièces nouvelles, croyaient agir innocemment et n'apporter aucun changement radical dans

les idées, les religions et les politiques du genre humain. Prouver l'inanité de l'hypothèse primordiale dans les cas particuliers, c'était, vu l'homogénéité nécessaire des choses, en préparer pour l'avenir la ruine générale. Quoi! celui-ci montre, contre la croyance universelle, que la terre tourne autour du soleil et n'est qu'une planète, humble portion d'un monde qui lui-même n'est qu'une parcelle perdue dans l'univers; celui-là nous apprend que les mouvements rapides et compliqués des corps célestes s'expliquent par une seule propriété de la matière; cet autre enseigne, par des expériences irrécusables, que ce qui dans l'ambre frotté attire un brin de paille est la foudre qui tonne au haut des airs; un autre met sous les yeux surpris toute la chimie de la nature, et son éternel et immense laboratoire; un autre rattache aux tissus vivants les qualités qui leur sont spéciales et qui expliquent les conditions de la vie, sous la réserve de ne pas plus s'enquérir de l'essence de la vie que

de celle de la pesanteur, du calorique ou de l'électricité, et de prendre toutes ces propriétés pour dernier terme, pour fait irréductible; enfin, quand tout est achevé, et justement parce que tout est achevé, Auguste Comte aperçoit que l'histoire, capricieuse en apparence, a pourtant sa marche, son évolution, sa loi; et on ne voudrait pas que des parties aussi bien préparées courussent les unes au-devant des autres et se conjoignissent pour former un ensemble qui prend de soi-même la place de l'ancien ensemble hypothétique! Comment cet ancien ensemble, trouvé faible dans chacune de ses parties, garderait-il sa consistance en sa totalité! C'est dans l'origine qu'il fallait arrêter de dangereuses découvertes. L'éphore avait raison, de couper les cordes de la lyre; mais, heureusement, ce qui était possible sur l'étroit théâtre d'une petite république grecque ne l'était pas sur le vaste théâtre de l'humanité; et les cordes de la science, quelquefois menacées du couteau, furent défen-

dues par l'intérêt simultané du vrai, qui charmait la pensée; de l'utile, qui s'appuyait sur le vrai.

Heureusement, ai-je dit; en effet, bien qu'il n'y ait pas lieu de comparer la satisfaction intérieure qu'éprouvent des populations appartenant à des phases différentes, chacune étant conforme au milieu où elle vit et ne pouvant se sentir à l'aise que dans ce milieu, il est pourtant certain que les générations successives, dans les races les mieux douées, font effort vers cette évolution, qu'elles la procurent insciemment d'abord, puis sciemment, et que celles-là seules ne s'acheminent pas qui en deviennent incapables par leur faute ou par celle des circonstances. Elles y vont comme l'enfance à la jeunesse, comme la jeunesse à la virilité. Une même nécessité en est la cause; mais il est beau de la concevoir, de la sentir, de s'y associer et de prendre en main les rênes de ce coursier qui ne peut pas être arrêté. Le caractère de cette évolution ayant

été d'étendre incessamment les connaissances et de les accumuler comme un trésor héréditaire, il s'en est suivi, par un enchaînement qu'explique l'organisation cérébrale de l'homme, une vue plus profonde et plus sereine du bon et du beau, et une moralité de plus en plus dégagée de l'égoïsme tant personnel que national. Mieux savoir afin de mieux vouloir est devenu le mot et le mobile de l'élite de l'humanité. Et nous pouvons dire, nous génération placée sur ce promontoire qu'on nomme le présent, et qui est pour nous la limite de l'histoire; nous pouvons dire, sans une vaine forfanterie, sans un optimisme oublieux des peines et des souffrances de l'évolution, et avec une claire vision des générations futures et des siècles meilleurs; nous pouvons dire que jamais l'immensité du monde ne s'est reflétée avec plus de grandeur dans l'esprit humain, que jamais le passé et l'avenir n'y ont aussi bien apparu dans leur enchaînement, et que jamais la volonté n'a mieux senti la vraie

vocation humaine et le bonheur de s'y conformer.

On nous a objecté et on nous objectera encore : Pourquoi vous charger de ce lourd bagage que vous traînez après vous et donner pour support à votre système d'idées tout un échafaudage de sciences dont on s'est toujours passé? et pourquoi ne pas entrer de plain-pied dans la philosophie, qui pour nous est primordiale et non pas secondaire, *à priori* et non *à posteriori*, et qui construit et n'est pas construite? — Ce conseil ne peut être suivi. Entrer de plain-pied dans la philosophie, quelle faute à notre point de vue ! La commettre nous ôterait notre raison d'être. Nous n'apportons une véritable et puissante nouveauté que par cette condition à laquelle nous soumettons les idées, que par cette filière où nous faisons passer l'esprit. C'est ce qui nous distingue des théologies ; elles, tenant tout de révélations surnaturelles, n'ont ni besoin ni souci de ces échelons successifs à l'aide desquels

le monde a fait sa laborieuse ascension ; mais aussi, quand vient le moment de compter avec la science, les théologies se trouvent en désaccord, et cherchent tous les subterfuges vers une conciliation qui, n'ayant jamais été prévue, ne peut jamais être effectuée, qui pourtant, on le sent, serait indispensable, et dont la moindre et plus illusoire apparence est saisie avec une triste avidité. C'est ce qui nous distingue des métaphysiques; elles, appliquant leur système au monde et ne faisant pas d'après le monde leur système, n'ont nul besoin d'un tel noviciat; mais aussi la science les ignore et les dédaigne; et désormais qui n'est pas capable de former la pensée générale sur toutes les pensées particulières n'est plus qu'un philosophe du passé, inutile pour ce temps-ci. C'est ce qui nous distingue des sectes politiques et socialistes qui ont surgi; elles sont dépourvues du préliminaire qui est notre solide appui; elles ne peuvent pas l'avoir, car une préparation aussi laborieuse effraye quiconque

est pressé d'arriver au terme ; elles ne veulent pas l'avoir, car, une fois qu'on est engagé dans la voie scientifique, le résultat est soustrait à notre volonté, il ne dépend plus de nous, il dépend de la réalité ; et cette réalité ne manquerait pas de se trouver en contradiction avec des opinions préconçues et que l'on chérit. Cela montre que nous sommes bien véritablement dans la route de la civilisation, dans le chemin de la tradition. Cela témoigne, l'histoire étant de notre bagage et l'histoire embrassant toutes les grandes directions humaines, que nous ne sacrifions à aucune sauvage utopie ni les hautes connaissances de la science, ni les merveilleuses beautés des lettres et des arts, ni les salutaires enseignements du cœur et de la morale, et que nous ne laissons aller que ce qui est éliminé par le jugement des siècles.

Ainsi, du côté de la science, notre tâche est entière ; elle ne l'est pas moins de l'autre côté. Nous sortons, il est vrai, des bornes tradition-

nelles de la philosophie; nos devanciers l'ont regardée comme une suprême satisfaction de l'individu, comme la recherche du bonheur individuel, et comme une de ces hauteurs sereines dont parle Lucrèce; mais ils ont admis implicitement que les croyances et les institutions, base de la discipline collective, étaient en dehors des systèmes et soumises à de tout autres conditions. S'il fut impossible à la philosophie passée de ne pas laisser le gouvernement des hommes aux croyances surnaturelles et à l'empirisme social, il est impossible à la philosophie présente de ne pas se substituer au surnaturel dans le spirituel, et à l'empirisme dans le temporel. Tout est relatif dans l'histoire. Tant qu'on ne sut pas que ce surnaturel et cet empirisme, étroitement liés à l'un à l'autre, étaient, en réalité, une création de l'esprit humain, assujetti à résoudre provisoirement tous les problèmes, force fut à la philosophie d'accepter une organisation dont elle ne pouvait pénétrer le mystère. Mais, depuis que le

mystère est pénétré, depuis que l'idée de lois immanentes a pris la place du surnaturel dans la conception du monde, et l'idée d'un développement modifiable par le savoir humain, la place de l'empirisme dans la conception de l'histoire, force est bien que tout se remodèle sur ce nouveau type, et qu'une philosophie plus compréhensive qu'il n'y en eut jamais remanie le système des croyances et des institutions.

Le sort des destinées sociales et celui de la science sont désormais unis indissolublement ; et cette union est, de fait, la philosophie totale, si bien qu'on ne peut plus donner une définition satisfaisante de l'ordre des sociétés sans y faire entrer la science, ni se faire une idée juste de la science sans savoir en quoi consistent l'ordre et le développement des sociétés. Si l'on considère l'ordre social sans la science, c'est un phénomène sans support, et qu'il faut ou rapporter à une action providentielle, ou laisser flotter au gré du hasard et des atomes. Si l'on considère la

science sans l'ordre social, c'est un tronc qui n'a pas de tête, un contentement de quelques esprits solitaires, une espèce de parasite qu'on peut toujours écarter.

Chaque science particulière est un échelon indispensable pour monter à la sociologie; c'est dans la sociologie que la spéculation est le plus difficile, et l'on ne doit pas s'y hasarder sans s'être préparé sérieusement dans les degrés inférieurs. A ce point de vue, la sociologie ou histoire se présente à son tour comme une science particulière qui est la plus élevée, et qui couronne l'œuvre. Dès lors, enfoncez plus avant, étudiez cette sociologie dont vous commencez à entrevoir les faits fondamentaux; suivez cette histoire qui se déroule, et vous voyez que ce qui fait la trame est d'abord la satisfaction des besoins et l'exploitation de l'utile, puis la religion et la morale, troisièmement la culture du beau, et finalement la science. Quand vous touchez à ces périodes où la science commence, considérez la

suite de l'évolution, et bientôt apparaissent dans l'ordre de leur complication les sciences particulières; si bien que, historiquement, on rencontre encore au dernier échelon la sociologie, que, abstraitement, on y avait déjà rencontrée en formant le système hiérarchique des sciences.

Dans l'esquisse de développement que je viens de tracer, j'ai noté comme quatre degrés successifs : le besoin, qui est le degré inférieur et premier; le moral, qui est le second; le sens et la culture du beau, qui est le troisième; et la science, qui est le quatrième. J'anticipe ici sur un travail qui m'occupe depuis longtemps et que je n'ai pas encore publié. On voit aussitôt que je n'ai pas suivi Auguste Comte dans sa série sociologique. Lui l'a définie en disant que les conceptions passent par trois états : l'état théologique, l'état métaphysique et l'état positif. Cette loi, car c'en est une, fut heureusement trouvée; elle détermina le sens de l'évolution et fonda la sociologie. Mais elle est empirique en

ce sens qu'elle est seulement l'expression abstraite du fait lui-même; Auguste Comte a constaté par l'histoire que nos conceptions subissaient cette évolution; et, transformant en principe le fait, il y a établi la loi de l'histoire; fondement définitif si les recherches ultérieures ne vont pas au delà, provisoire si sous cette assise elles en mettent à nu une autre. Je m'explique par un exemple : on n'a jamais rencontré d'homme qui ne marchât sur les deux pieds; on en tira la loi empirique que jamais les hommes n'ont marché à quatre pattes; mais, si l'on démontre anatomiquement que le trou occipital, placé chez l'homme autrement que chez les quadrupèdes, ne permet pas qu'il ait jamais eu une autre marche, la loi, d'empirique, devient rationnelle. L'avantage logique de cette transformation est évident; car, dans le premier cas, il était seulement infiniment probable qu'il n'y avait jamais eu des hommes marchant à quatre pattes; dans le second cas c'est absolument certain. Une

loi empirique rend d'incontestables services; souvent elle est le dernier terme auquel on puisse atteindre; mais, à cause de la défectuosité qui y est inhérente, elle est une excitation continuelle à trouver la loi rationnelle qui y correspond. C'est ce que j'ai fait, je veux dire c'est ce que j'ai cherché à faire. Pensant que le développement collectif devait reproduire dans ses traits essentiels le développement individuel, j'ai été frappé qu'il n'y eût aucune concordance entre l'analyse mentale dont Auguste Comte a emprunté les bases à Gall, et la loi empirique qu'il avait découverte en sociologie. J'ai donc conçu d'un tout autre point de vue cette même analyse mentale, et, la posant comme point de départ de l'analyse sociologique[1], j'ai été amené à une loi rationnelle qui, sans toucher à la réalité de la loi empirique d'Auguste Comte, va au delà, l'explique et en fait un cas particulier. Donc il me semble que l'histoire se partage en quatre âges fondamentaux : le plus ancien est celui où l'hu-

manité est sous l'empire prépondérant des besoins; le plus ancien ensuite, ou âge des religions, est celui où la morale, se développant, suscite les premières créations civiles et religieuses; le troisième, ou âge de l'art, est celui où le sens du beau, devenu, à son tour, capable de satisfactions, enfante les constructions et les poëmes; enfin, le quatrième, ou âge de la science, est celui où la raison, cessant d'être employée exclusivement à l'accomplissement des trois fonctions précédentes, travaille pour elle-même et procède à la recherche de la vérité abstraite. Le point que je touche ici est important; j'y appelle l'attention de ceux qui méditent sur l'histoire. Aussi n'ai-je pas hésité à donner de ma tentative un aperçu qui servira du moins d'indication et de jalon.

Tandis qu'on étudie toute la science, jusqu'à celle des corps vivants inclusivement, pour devenir apte à comprendre la sociologie, on étudie la sociologie pour comprendre la cause et le but

de toutes ces sciences préliminaires qui ont été autant d'affluents successifs dans le courant total de l'histoire. Ce circuit est de grand enseignement.

Vous y avez la conception générale de tous les phénomènes tant objectifs que subjectifs, tant cosmiques que sociaux. Vous y avez même la conception de la philosophie théologique et de la philosophie métaphysique, tandis que ces deux ne peuvent donner aucune raison plausible de la philosophie positive. Ces deux, aux yeux de la philosophie positive, ont leur origine dans les conditions essentielles de la psychologie collective et de l'évolution historique; elles ne sont ni une déviation, ni un caprice, ni une erreur; et leur justification est entière dans les voies du genre humain. Mais, inversement, à leurs yeux, la philosophie positive ou, si vous voulez, toutes les tendances qui y mènent, étant directement et absolument contraires à la vérité, n'ont d'autre explication qu'une perversion de l'esprit qui

s'égare on ne sait pourquoi, ou une permission de la Providence dont le jugement est impénétrable. Dans les deux cas, l'ascendant croissant de la doctrine expérimentale n'a ni antécédent ni conséquent, et l'histoire subit une solution de continuité, ce qui, pour tout ce qui pense, n'est plus admissible.

La science qui fait la théorie du corps social a, par là, droit à une intervention que l'empirisme ne peut décliner. Si vous demandez comment on entend que de telles spéculations exerceront une influence sur le régime de l'humanité et comment sera comblé l'intervalle si vaste qui paraît exister entre la pensée abstraite et les institutions; si vous prétendez que la vie civile est tout à fait indépendante des systèmes et des philosophies et que c'est chimère de songer à la modifier par ce côté; si enfin vous ajoutez que ceux-là seuls connaissent les choses humaines qui entreprennent directement sur le gouvernement; voici comment nous répondrons, non

pas certes pour toutes les philosophies, mais pour la nôtre; voici comment nous ferons voir que se comble l'intervalle apparent; voici comment nous indiquerons quelle est la véritable action pour modifier intimement les institutions, la vie civile, les gouvernements.

Il est indubitable que le progrès du savoir humain a été de substituer les lois naturelles aux volontés surnaturelles. Mais que contient cette expression abstraite, sinon : la conception du monde est changée? Or, avec la conception du monde change l'office religieux.

L'éducation fut subordonnée à la conception théologique du monde; c'est seulement en des temps révolutionnaires comme les nôtres qu'on en a distrait une part en faveur de sciences irrévocablement émancipées. Aujourd'hui elle doit mettre l'intelligence et le cœur en relation avec la constitution et les lois de cet univers dont nous faisons partie. Nous ne prévoyons ici rien que l'histoire ne nous autorise à prévoir. L'univers,

l'infini, de quelque nom qu'on veuille le nommer, a avec nous des rapports dont nous ne pouvons nous détacher et qui forment la base de tout enseignement intellectuel et moral. Nos aïeux y conformèrent leur éducation; et nous, nous y conformerons la nôtre; eux et nous, suivant les croyances que le progrès de l'humanité a successivement imprimées à eux et à nous.

La morale suit même condition. Elle aussi s'étend, se développe et s'améliore. Il n'y a rien à changer aux bases qui ont été posées par le paganisme d'abord, ensuite par le christianisme. Mais des bases veulent un couronnement. Déjà la tendance au perfectionnement se laisse apercevoir dans ces manifestations éclatantes où la morale du monde se montre supérieure à la morale des Églises et où la conscience publique se soulève contre la conscience théologique; je veux parler surtout de la tolérance. Notable renversement qui témoigne combien la société a dépassé ceux qui furent jadis ses éducateurs, et le

seraient encore, si un antagonisme n'avait pas surgi entre la conception surnaturelle du monde et la conception naturelle. Mais le point cardinal de l'évolution est ceci : tous les membres de la cité étant devenus libres, et tous les privilèges ayant été éteints, il s'ouvre une ère de morale sociale où les différentes classes seront traitées dans la vie politique comme les membres de la famille le sont dans la vie domestique.

Ainsi fonction religieuse, éducation et morale sont profondément modifiées par le changement de la conception du monde. Maintenant, que ces modifications intellectuelles et morales amènent à leur suite des modifications sociales, nous ne voulons pas le nier ; loin de là, nous l'affirmons, et nous en avons pour témoin l'histoire où de pareils changements ont toujours été corrélatifs. Mais c'est l'affaire des sociétés et de leurs gouvernements de se conformer aux nécessités mentales qui surgissent d'époque en époque,

A diverses reprises, la philosophie positive a

été attaquée. Sans doute ceux qui ont pris ce soin, et qui étaient au point de vue théologique ou métaphysique, se sont rendu un compte exact de ce qu'ils voulaient. Ils entendaient beaucoup plus prémunir un lecteur qui leur appartenait d'avance, que réfuter des sectaires placés sur un autre terrain. Leur polémique était préventive et couvrait de son égide les esprits demeurés fidèles. Présentant avec ardeur les arguments reçus et familiers, elle persuadait des gens déjà tout persuadés, leur assurait avec pleine autorité qu'ils auraient tort de se troubler, et leur montrait, dans l'enchaînement du raisonnement traditionnel, la garantie de leur conviction. Nous n'avons rien à objecter contre ce procédé; il est naturel et il est bon. Mais de croire qu'il s'adresse aussi à nous, et que nous devons être touchés de ce qui touche des esprits façonnés par l'éducation et l'habitude, quel moyen ? C'est peine bien employée quant à ceux dans l'âme de qui peu de doute ou point de doute n'a pénétré;

mais, quant à nous, c'est peine perdue. Ce qui a été écrit pour démontrer la théologie surnaturelle ou la théologie naturelle, nous le connaissons; rien de nouveau n'a été ajouté; c'est un cercle d'arguments qui est clos. Or, ce cercle, nous l'avons franchi. On a de nous trop mauvaise opinion, et l'on se méprend dans la polémique, si l'on s'imagine que nous avons omis l'indispensable condition de savoir ce que la théologie et la métaphysique disent en leur faveur. Notre croyance n'est point de celles qui naissent dans le cerveau et qui, de plein saut, arrivent à une affirmation ou à une négation. La philosophie positive exige une préparation trop prolongée et trop graduelle pour que rien d'essentiel ait été laissé de côté dans notre éducation. Il faut le dire, puisque cela est vrai : nous sommes les seuls qui embrassions, d'une façon systématique, l'ensemble des connaissances abstraites; les seuls qui ne passions à un degré supérieur qu'après nous être assurés du degré inférieur;

les seuls qui n'abordions les sciences compliquées qu'après nous être familiarisés avec les sciences simples; les seuls qui ne voulions être philosophes qu'à la sévère condition d'un noviciat régulièrement composé de stages successifs. Nous savons qu'il est habituel, et nous ajoutons qu'il est facile d'entrer de plain-pied dans la philosophie, sans autre préparation qu'une éducation littéraire, sans autre preuve que de l'habileté à combiner les idées *à priori*. Nous repoussons cette habitude et cette facilité. Non, on n'arrive pas à la philosophie de plain-pied. Désormais, avant d'y spéculer d'une façon sérieuse, il faut avoir passé sous la rude loi d'apprendre et s'être discipliné à la réalité dans l'ascension simultanée des phénomènes et de la pensée. Nous n'avons aucune difficulté à confesser que, parmi ceux qui nous sont contraires, il en est d'éminents pour qui nous avons toute sorte d'admiration, et en qui nous reconnaissons toute sorte de supériorité. Mais cela ne nous empêche pas de dire que, sur

le terrain de la philosophie, nous ne pouvons écouter que ceux qui ont fait, ou qui auront fait les mêmes études que nous.

Nous convions donc nos adversaires à ne pas nous abandonner cette prérogative. Mais, tant qu'elle nous demeurera, nous aurons peu à nous soucier de ce qui nous est objecté. Ce qui nous est objecté n'est pas autre qu'un thème que nous avons dépassé et laissé derrière nous, que nous avons soumis à toute la succession des épreuves durant le trajet d'une science à l'autre, et qui, ayant été impuissant à nous arrêter, est encore plus impuissant à nous ramener.

A nos amis nous ne tenons pas un autre langage. Telle est la disposition où le temps a conduit les choses, que plusieurs sont spontanément enclins à nous croire sans avoir subi eux-mêmes le noviciat qui seul fait la force et la confiance de la doctrine. C'est justement ainsi que les gens croient que la terre tourne autour du soleil, et que la gravitation agit en raison inverse du carré

des distances, sans être capables de vérifier ce que valent ces deux propositions. Mais les études spéciales des hommes qui les affirment, la justesse avec laquelle, sur ces données, on calcule, au su et au vu de tout le monde, les éclipses et les autres phénomènes célestes, et l'habitude qu'on a dans ce siècle, avec la désuétude des explications théologiques, de se fier aux explications scientifiques, font qu'on s'en rapporte; et le fait est que tout confirme et rien ne dément cette confiance. C'est un titre de même genre qui crée notre autorité. Mais pour la justifier et la garder, il importe que ceux qui parmi nous prennent sur eux le grave office d'écrire et d'enseigner, satisfassent aux conditions de préparation, ou du moins s'en rapprochent autant que le permet l'état rudimentaire et fragmentaire de l'instruction présente.

M. Louis Reybaud, de l'Académie des sciences morales et politiques, dans un rapport considérable qu'il a présenté à sa compagnie, sur la

condition des ouvriers en soie, dit : « Il ne me
» reste qu'à ajouter un dernier trait, pour faire
» comprendre jusqu'où l'imagination des ouvriers
» peut les conduire. Tout récemment, il est
» mort à Paris un homme qui, nourri des scien-
» ces exactes, a essayé de les introduire dans les
» sujets qui s'y prêtent le moins, et d'asseoir
» une religion à lui sur des fondements mathé-
» matiques. C'est Auguste Comte, dont notre
» confrère, M. Franck, a raconté dans une sa-
» vante analyse, et avec une grande sûreté de
» jugement, la vie et les travaux. Sa religion
» était la religion positive, ou le *positivisme*,
» pour employer le mot dont il se servait, un
» mot assorti à l'idée et barbare au même degré.
» Il était à croire que cette religion n'avait pas
» franchi le petit cercle d'adeptes dont cet homme
» était entouré, qu'elle avait tout au plus agi
» sur cette classe de demi-savants que tourmen-
» tent les idées fixes, et qui, à force de vouloir
» être logiques, arrivent le plus naturellement

» du monde à l'absurdité. Qu'on juge de ma sur-
» prise, lorsqu'un jour, dans le cours d'une vi-
» site, ce mot sortit de la bouche d'un ouvrier.
» Je lui demandais si, dans la fabrique, les prin-
» cipes religieux étaient le fait dominant :
» — *Nous*, *monsieur*, me dit-il, *nous sommes po-*
» *sitivistes*. J'avoue que je ne le compris pas
» d'abord ; on aurait fort à faire si l'on voulait
» se tenir au courant de tous les déréglements
» du cerveau et des mille formes que revêt la
» folie humaine. Et comme j'insistais : — *Nous*
» *sommes positivistes*, me répéta-t-il, *nous croyons*
» *au positivisme*. Puis il vint au secours de mon
» ignorance, et s'efforça de me prouver que ce
» culte était le seul dont les hommes raisonnables
» pussent s'accommoder. J'épargne à l'Académie
» les divagations auxquelles il se livra, et ses
» commentaires fort étendus sur la religion posi-
» tive. Ce qu'il y eut de plus positif pour moi,
» c'est qu'il répétait une leçon apprise, et qu'il
» n'avait pas la conviction des impiétés qu'il dé-

» bitait. Ainsi, cet homme que le travail tenait » assujetti, et qui, plus d'une fois, devait être » aux prises avec les besoins de l'existence, avait » trouvé le moyen et le temps de se composer » non-seulement une économie politique et une » politique à son usage, mais encore une reli- » gion. Cette dernière était évidemment un ob- » jet de luxe; il aurait dû s'en tenir à celle qui, » dans ses jeunes années, avait ému son cœur » et pénétré son esprit. » (*Journal des économistes*, mai 1858, p. 209.) Le ton de discussion que la gravité du sujet m'a imposé ne me permet pas d'user des facilités et des tentations que me donne cette page de M. Louis Reybaud, ni de rechercher comment on juge si aisément ce qu'on avoue connaître à peine de nom, ni de demander quelle fraction de savant on est, quand ne sont que des demi-savants ceux qui se soumettent à la laborieuse préparation dont j'ai parlé. Je me contente de constater, par son témoignage, que des hommes *assujettis par le travail et aux prises*

avec les besoins de l'existence, ont accepté de confiance un enseignement qui leur advenait ainsi recommandé.

Notre force n'est pas en nous. Outre les auxiliaires avoués qui sont en petit nombre, nous avons les auxiliaires latents et involontaires qui sont en grand nombre. Il ne se fait pas une découverte dans la science ou dans l'histoire; il ne se fait pas une consolidation dans la situation moderne; il ne se fait pas un avancement dans l'évolution commune qui ne nous vienne en aide. Dans ce labeur de tous, immense et continu, notre fonction à nous est clairement déterminée; c'est de signaler la convergence des tendances particulières, c'est d'indiquer la place des matériaux qui s'accumulent, c'est de rendre visible le but invisible des choses sociales. Si nous remplissons notre tâche; si nous usons de l'instrument qui nous a été remis par notre maître, nous n'aurons pas inutilement parcouru la carrière qui peut nous être donnée, et nous aurons

payé en services réels l'appui que nous prête l'esprit du temps. En quoi consiste précisément cet appui, une comparaison le fera comprendre. Qu'on nous suppose occupés à prêcher l'avénement d'un ordre social fondé sur les lois du monde et de l'histoire dans la Turquie et dans l'Inde, pays où le surnaturel règne sans conteste, certes notre prédication serait bien vaine; et, tous les intermédiaires manquant d'eux à nous, il n'y aurait aucune prise de nous à eux. Mais, quand c'est en Europe et parmi les peuples issus de l'Europe que nous tenons notre langage, alors tous ceux qui, par le fait de la civilisation graduelle, nient ou restreignent le surnaturel, prêtent l'oreille et se demandent si la doctrine qu'ils entendent ne satisferait pas à leurs plus intimes et meilleurs penchants et ne les conduirait pas, de la négation stérile où ils se tiennent, aux joies véritables d'une régénération en cœur et en esprit.

Donc nous rencontrons dès l'abord une multi-

tude d'esprits tout préparés, et nous avons, si je puis ainsi parler, des intelligences dans la place. Autrement, que serions-nous et que ferions-nous? Ce que nous tentons n'a pas à compter sur les surprises de l'imagination, l'attrait du merveilleux, l'étonnement des miracles, les entraînements de là foule. Nous ne pouvons, nous ne devons poursuivre que l'extension graduelle des conditions mentales qui sont la base de tout l'ordre moderne, ordre qui, étant la désuétude des conceptions théologiques, est l'habitude des conceptions positives. Mais désuétude et habitude disent longueur de temps. Que de labeurs pour que la raison de l'humanité devienne la raison et le guide de l'individu! Quelle recherche des points de contact entre la science particulière qui est l'orgueil de notre âge, et la science générale qui est l'espoir de l'avenir! Quelle observation des prises qu'offrent les esprits dans leurs contradictions partielles avec les hypothèses théologiques et métaphysi-

ques, dans leurs assentiments non moins partiels à la doctrine positive des lois du monde et de l'histoire! Temps, labeur, recherche, observation, tout cela est exigé; car le terme est non pas conversion, mais conviction.

Justement parce que tel est l'état de la société; justement parce qu'est puissante, mais graduelle l'impression d'un ordre cosmique où de jour en jour on connaît davantage, on prévoit davantage, on peut davantage; justement, parce qu'il est impossible de cheminer autrement qu'avec l'appui de la science particulière qui découvre, de la civilisation qui se consolide et du milieu social qui se conforme; justement, dis-je, pour ces raisons, la rénovation qui se prépare n'est encore tracée que dans ses linéaments généraux. Aller plus avant est interdit présentement. Une corrélation entre les conditions actuelles et les premières lueurs de la conception nouvelle ne permet pas qu'on anticipe de loin sur l'avenir. Aux plus hautes prétentions du moment il suffit de

suivre le mouvement spontané avec assez d'attention et de sagacité pour en faire tourner tous les incidents au profit de la doctrine rénovatrice, qui est le but secret de ce mouvement et le but avoué de nos efforts. C'est une sorte d'échange continu entre la société qui apprend ce dont elle n'a pas conscience, c'est-à-dire vers quel terme elle gravite, et la doctrine qui apprend ce qu'elle ne sait pas encore, c'est-à-dire par quels moyens elle s'adapte à la société.

Ici intervient une explication. Nous sommes disciples d'Auguste Comte; nous le proclamons aussi haut qu'il est possible. C'est à lui que nous rapportons ce que nous sommes, si nous sommes quelque chose, ce que nous pouvons, si nous pouvons quelque chose. Nous avons pour lui admiration et reconnaissance. Pourtant cette admiration et cette reconnaissance, je ne dirai point ne nous empêchent pas, mais je dirai nous font un devoir de signaler dès à présent nos restrictions à notre assentiment. Auguste Comte

non-seulement a cru (ceci est du commencement de sa vie) qu'il avait trouvé les principes, tracé les linéaments, fourni la méthode, mais encore il a cru (ceci est de la fin de sa vie) qu'il avait anticipé sur le travail des générations futures, tiré les conséquences et construit l'édifice religieux et social de l'avenir. C'est dans cette seconde partie que nous faisons des réserves, déclarant en même temps que nous prenons en héritage la première partie, que grande est la tâche d'une telle succession, et que, si nos forces nous trahissent, il ne faudra pas imputer au maître ce qui n'est imputable qu'à la faiblesse des disciples.

Quiconque pense que l'histoire suit un développement soumis à une loi naturelle (pour les autres domaines, il n'y a plus de conteste, et les sciences ne sont sciences que parce qu'il en est ainsi); quiconque pense que tout ce qui y est advenu s'est produit en vertu d'un enchaînement de causes et d'effets; quiconque pense que

l'origine des sociétés, l'établissement ou la mutation des religions, la fondation des cités et des empires, les castes privilégiées, les aristocraties, les gouvernements, les oracles, les prophéties, les divinations, les révélations, la théologie, l'invention des arts et des sciences, que tout cela provient des facultés de l'homme et de la société, facultés exercées sous l'empire des différents milieux ; quiconque, dis-je, accède à cette vue, a pleinement accompli le cycle de l'émancipation mentale. Il peut être, s'il veut, notre collaborateur. Cela admis, bientôt ses études et ses réflexions feront le reste. Du moment qu'on ne laisse aucune place aux volontés surnaturelles, ni dans le monde inorganique, ni dans le monde organique, ni parmi les phénomènes cosmiques, ni parmi ceux de l'histoire, on est nécessairement des nôtres. Nous ne prétendons qu'une chose, c'est que notre terre et notre ciel, notre espace et notre temps ne voient rien que le fonctionnement régulier des lois

immanentes. Ce qui est au delà de notre terre et de notre ciel, de notre espace et de notre temps, nous étant inaccessible et inconnu, ne nous est, par la même raison, d'aucun usage. La démonstration d'une loi dans l'histoire a été l'œuvre d'Auguste Comte et est devenue, entre ses mains, la sociologie, et, par la sociologie, la philosophie générale, puis, suivant le point de vue d'où on l'envisage : un idéal, une religion, une éducation. une morale, une politique. Deux écrivains ont expressément rendu justice à cette œuvre, miss Martineau en Angleterre (1), M. de Blignières en France (2) ; tous deux l'ont fait avec un succès qui, en profitant à la réputation des auteurs, a justifié l'entreprise et témoigné

(1) *The positivephilosophy of Auguste Comte, freely translated and condensed,* by Harriet Martineau. Londres, 1853, 2 vol. in-8. John Chapman.

(2) *Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positives,* par Célestin de Blignières, ancien élève de l'École polytechnique de Paris, 1857, un vol. in-12. Chamerot.

des affinités entre l'esprit actuel et les enseignements de la philosophie positive.

Ayant ainsi exposé l'origine et les vues, il est bien clair que nous ne sommes d'aucun pays, et que nous ne parlons à aucune nation en particulier. Nous nous adressons à ce que Auguste Comte a nommé l'Occident, c'est-à-dire à l'Europe chrétienne avec ses appendices d'Amérique. La rénovation, qui est commencée, n'est ni locale ni nationale, ni anglaise ni française, ni allemande ni italienne, ni espagnole; elle est le besoin et l'œuvre de ces cinq groupes qui constituent présentement l'élite de l'humanité. Par la même raison, il est clair aussi que nous ne sommes ni conservateurs ni révolutionnaires, voulant le progrès autrement que les révolutionnaires, et l'ordre autrement que les conservateurs. Je ne puis mieux exprimer notre position que par cette phrase d'Auguste Comte, écrite il y a dix-huit ans et pensée longtemps avant : « Dans les douloureuses collisions que nous

» prépare nécessairement l'anarchie actuelle,
» les philosophes, qui les auront prévues, seront
» déjà préparés à y faire convenablement res-
» sortir les grandes leçons sociales qu'elles doi-
» vent offrir à tous. »

Les croyances théologiques, étant en opposition, sont en hostilité avec nous. C'est notre condition, et nous ne la déclinons pas. Mais ceux que leur situation met plus haut et oblige à ne se faire les instruments d'aucune doctrine, quelque puissante et quelque respectée qu'elle soit, verront peut-être sans défaveur active une philosophie qui, émanée de la science et de l'histoire, tente de soumettre à une discipline des éléments jusqu'à présent mal disciplinés. Tous les désordres sont solidaires, comme le sont toutes les disciplines. C'est donc essayer de rendre un service social qu'essayer d'amener sous une même croyance tant d'esprits qui n'en ont aucune, je veux dire qui n'en ont que d'arbitraires, de subjectives, de fortuites.

Toutes les époques, celles d'agitation comme celles de calme, ont leur part de conditions favorables. Le temps présent est de calme et de tranquillité. Les débats politiques ont cessé, excepté en Angleterre, où la liberté de discussion est d'ancienne date, et dans quelques Etats secondaires où elle n'a non plus qu'une secondaire importance. Tout appartient à la paix, à l'industrie, aux affaires. Aussi, un plus grand loisir est fait aux intelligences, et un attrait renaît pour les hautes questions de science générale, de philosophie, de religion, d'histoire, d'ordre social. La hardiesse de la pensée ne déplaît ni ne messied à des esprits qui ne sont pas distraits par les soucis publics, et qui ne veulent pourtant pas déchoir ni laisser périmer en eux l'initiative et l'indépendance.

J'ai dit que nous avions, dans les tendances de l'esprit moderne, des points de contact et d'appui qui nous servent; mais cet appui est général et lointain. Du reste, nous sommes sans

secours, sans autre récompense que notre travail, sans autre encouragement que notre but. Si, dans le labeur que cette philosophie nous impose, il y a quelque chose de tentant pour l'intelligence, il y a, dans les sacrifices qu'elle nous demande, quelque chose de tentant pour le dévouement.

IV

Un court résumé sera la fin.

Au fonds trouvé chez Auguste Comte, j'ai ajouté quelques idées dérivées qu'il n'est pas hors de propos de noter.

Parallèlement à la grande série abstraite découverte par Auguste Comte, et qui est la classification des sciences, j'ai montré qu'il y avait une série objective qui classait les choses du monde, et que la matière avait ses groupes d'autant plus restreints, que les propriétés en étaient d'un ordre plus compliqué et plus élevé.

J'ai retracé, sous la forme la plus générale et pourtant la plus facile à saisir, le résultat de la civilisation et le sens de la philosophie positive : à savoir, un changement dans la conception du monde.

J'ai signalé la gravité et les conséquences d'un changement dans la conception du monde.

J'ai donné la définition de l'office religieux de la philosophie positive : l'ensemble de dogmes et d'institutions qui conforment à la conception du monde l'éducation et la morale.

Auguste Comte n'ayant établi que d'une façon empirique la série historique ou succession des phases de la civilisation, j'ai essayé de rendre rationnelle cette série, en rapportant la constitution mentale de l'humanité à la constitution mentale de l'individu.

Puis je suis venu au moment présent, aux délibérations et aux œuvres.

J'ai rappelé quelle espèce d'appui nous fournit l'esprit moderne, que toute la science et tout

le travail industriel écartent graduellement de la conception surnaturelle du monde.

Finalement, je me suis efforcé de montrer comment on devait tirer parti de cet appui spontané, et se tenir aussi près que possible de l'esprit moderne ainsi préparé, pour profiter de ses inclinations, pour le conseiller dans ses épreuves, pour l'éclairer sur la vraie signification de ce qu'il veut et de ce qu'il fait.

Novembre 1858.

FIN.

T

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE

41, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

Conservation, Révolution et Positivisme, par M. Emile Littré de l'Institut. In-12. 1 fr. 50

Nota. Ce volume se divise en trois parties : — 1° *de la Philosophie positive* ; — 2° *Application de la Philosophie positive* ; — 3° *des Progrès du Socialisme*.

Vie de Jésus, *ou Examen de son Histoire*, par Frédéric David Strauss ; traduite en français sur la dernière édition allemande, par M. Emile Littré de l'Institut, avec une longue préface du traducteur; troisième édition française. 2 très-forts vol. in-8. 15 fr.

Anthropologie, suivie de divers fragments, *relatifs aux rapports du Physique et du Moral et au Commerce des Esprits d'un monde à l'autre*, par Emm. Kant, traduit de l'allemand, par J. Tissot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 1 fort vol. in-8, 1863. 6 fr. 50

Mélanges de logique, par Emm. Kant, traduits par M. J. Tissot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. in-8, 1862. 6 fr. 50

Il paraît de *Kant* les ouvrages suivants, qui se vendent séparément : — *Critique de la Raison pure*. 2 forts vol. in-8, 15 fr. — *Critique du jugement, suivie des observations du Beau et du Sublime*. 2 vol. in-8, 12 fr. — *Examen de la Critique du jugement*. 1 vol. in-8, 4 fr. 50. — *Critique de la Raison pratique*, précédée des Fondements de la métaphysique des mœurs. 1 vol. in-8, 6 fr. — *Examen de la Raison pratique*. 1 vol. in-8, 6 fr. — *Principes métaphysiques du Droit*, suivis du *Projet de paix perpétuelle*, et de divers fragments du même auteur sur le droit naturel. 1 fort vol. in-8, 6 fr. — *Principes métaphysiques de la morale*, augmentés des Fondements de la métaphysique des mœurs, de la Pédagogie et de divers fragments relatifs à la morale. 1 vol. in 8, 6 fr. — *La Religion dans les limites de la raison*. 1 vol. in-8, 6 fr. — *Logique*. 1 vol. in-8, 4 fr. — *Leçons de métaphysique*, publiées par Pœlitz. 1 vol. in-8. 6 fr.

Météorologie d'Aristote, traduite en français pour la première fois et accompagnée de notes perpétuelles, avec le petit Traité apocryphe : *Du Monde* ; par Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut. 1 fort vol. in-8, 1863. 10 fr.

Physique d'Aristote *ou Leçons sur les principes généraux de la nature,* traduite en français pour la première fois, accompagnée de notes perpétuelles, par M. Barth. Saint-Hilaire, membre de l'Institut. 2 vol. gr. in-8, 1862. 20 fr.

Il paraît des *OEuvres* d'*Aristote* traduites par M. Barth. Saint-Hilaire : La *Logique,* 4 vol. gr. in-8, 30 fr. ; — La *Psychologie,* 2 vol. gr. in-8, 16 fr. ; — La *Politique,* 1 vol. gr. in-8, 8 fr. ; — La *Morale,* 3 vol. gr. in-8, 24 fr. ; — La *Poétique,* 1 vol. gr. in-8, 5 fr.

Philosophie de la nature de Hégel, traduite pour la première fois et accompagnée d'une introduction et d'un commentaire perpétuel, par A. Véra, docteur ès lettres et professeur de Philosophie à l'Université de Naples. 2 très-forts vol. in-8, 1863. 18 fr.

Introduction à la Philosophie de Hégel, par M. A. Véra. 1 vol. in-8. 6 fr.

« A l'aide d'un style très-lucide et d'une grande précision d'expression, M. Véra est parvenu à nous présenter un exposé clair et élémentaire de la philosophie de Hégel. »
(Westminster Review. Octobre 1855.)

L'Hégélianisme et la Philosophie, par A. Véra. In-12, 1861. 3 fr. 50

Logique de Hégel, traduite pour la première fois et accompagnée d'une Introduction et d'un commentaire perpétuel, par A. Véra. 2 vol. in-8. 1859. 12 fr.

Système des Beaux-Arts, traduit par M. Ch. Bénard, professeur de philosophie au lycée Charlemagne. 3 vol. in-8. 1860. 22 fr. 50
Architecture — Sculpture — Peinture — Musique — et Poésie.

La Poétique, traduite par Ch. Bénard, suivie d'extraits de Jean-Paul, Goëthe, etc., sur divers sujets se rap-

portant à la poésie, et précédée d'un Examen critique par le traducteur. 2 vol. in-8. 1854. 15 fr.

Philosophie de l'art. Essai analytique et critique, traduit par Ch. Bénard. 1 vol. in-8. 1852. 4 fr.

La Logique subjective, traduite par MM. Sloman et J. Wallon, suivie de quelques remarques par H. S. 1 vol. in-8. 1854. 3 fr. 50

Histoire de la Philosophie moderne, par Henri Ritter, traduction française, précédée d'une Introduction, par M. Challemel-Lacour, agrégé de philosophie. 3 vol. in-8, 1861. 18 fr.

Histoire de la philosophie ancienne, par Henri Ritter, traduit de l'allemand par J. Tissot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 4 vol. in-8. 1848. 30 fr.

Histoire de la philosophie chrétienne, par Henri Ritter, traduite de l'allemand par J. Trullard. 2 vol. in-8. 1844. 15 fr.

De l'Ame humaine, *Études de Psychologie,* par Ch. Waddington, professeur agrégé de philosophie à la Faculté des lettres de Paris. 1 fort vol. in-8, 1863. 7 fr. 50

Ébauche d'un Glossaire du langage philosophique, par Jean Brothier; précédée d'un Avertissement, par Ch. Lemonnier. 1 vol. in-8, 1863. 5 fr.

Leibniz, Descartes et Spinoza, par A. Foucher de Careil, avec un Rapport, par Vict. Cousin. 1 vol. in-8, 1863. 4 fr.

Ce volume contient : *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz. — Nouveau Commentaire à l'Éthique et aux lettres de Spinoza, précédé de Mémoires à l'Académie des sciences morales et politiques sur les rapports du Spinozisme avec la philosophie de Leibniz et avec celle de Descartes.*

De la Philosophie dans l'Education classique, par M. Ch. Bénard, professeur de philosophie au lycée Charlemagne. Un fort vol. in-8, 1862. 7 fr. 50

Essai sur la Philosophie de Bossuet, avec des Fragments inédits, par M. Nourrisson, professeur de philosophie au lycée Napoléon. 1 vol. in-8, 2e édition, 1862. 4 fr.

Histoire des Religions de la Grèce antique,

depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution, par M. Alfred Maury, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). 3 vol. in 8 1857-1858. 22 fr. 50

La Métaphysique et la Science, *ou Principes de métaphysique positive*, par Et Vacherot, ancien directeur des études à l'école normale. — 2e édition, revue, corrigée et augmentée. 3 vol. in-12, 1863. 10 fr. 50

Histoire de la philosophie morale et politique dans les temps anciens et modernes, par Paul Janet, professeur de logique au lycée Louis-le-Grand. 2 forts volumes in-8. 1851. 14 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des scienees morales et politiques, et par l'Académie française.

Etudes sur la Dialectique dans Platon et dans Hégel, par M. Paul Janet, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. in-8. 1860. 7 fr.

Essai sur le Médiateur plastique de Cudworth, par le même. 1 vol. in-8. 2 fr. 50

Système de l'idéalisme transcendantal, suivi : 1° d'un jugement sur la philosophie de M. V. Cousin et sur l'état de la philosophie en France et de la philosophie en Allemagne; 2° du discours prononcé à l'ouverture de son cours de philosophie à Berlin, le 15 novembre 1841, par Schelling. Traduit de l'allemand par M. Paul Grimblot, avec une très-longue notice du traducteur sur Schelling et ses ouvrages. 1 vol. in-8. 1842. 7 fr. 50

Bruno, ou du Principe divin et naturel des choses, par Schelling. Traduit en français par Claude Husson. 1 vol. 1845.. 3 fr. 50

SCHELLING. — Écrits philosophiques et morceaux propres à donner une idée générale de son système. Traduits de l'allemand par Ch. Bénard, avec une préface du traducteur. 1 fort vol. in-8. 1847. 8 fr.

Méthode pour arriver à la vie bienheureuse, par Fichte. Traduite de l'allemand par Francisque Bouillier, professeur à la Faculté des lettres de Lyon,

et avec une introduction de M. Fichte fils. 1 vol. in-8. 1845. 6 fr

Doctrine de la science. Principes fondamentaux de la science de la connaissance, par Fichte. Traduite de l'allemand par P. Grimblot. 1 vol. in-8. 1843. 7 fr. 50

De la destination de l'homme, par Fichte. Traduit de l'allemand par le baron Barchou de Penhoen. 2e édition. 1 vol. in-8. 1836. 6 fr. 50

De la destination du savant et de l'homme de lettres, par Fichte. Traduit de l'allemand par Michel Nicolas, professeur de philosophie. 1 vol. in-8. 1838. 2 fr.

Manuel de l'histoire de la philosophie, par Tennemann. Traduit de l'allemand par Victor Cousin, 2e édition, revue, corrigée et augmentée sur la 5e et dernière édition allemande. 2 vol. in-8. 1839. 12 fr.

De la logique d'Aristote, par Barth. Saint-Hilaire de l'Institut. Mémoire couronné en 1837 par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques). 2 vol. in-8. 1838. 10 fr.

De l'École d'Alexandrie. Rapport de l'Académie des sciences morales et politiques, précédé d'un Essai sur la méthode des Alexandrins et le mysticisme, et suivi d'une traduction de morceaux choisis de Plotin, par Barth. Saint-Hilaire de l'Institut. 1 vol. in-8. 1845. 6 fr.

Œuvres philosophiques de Maine de Biran, publiées par M. Victor Cousin. 4 vol. in-8. 1841. 24 fr.

Éléments de la philosophie de l'esprit humain, par Dugald-Stewart. Traduits de l'anglais, par L. Peisse, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages. 3 vol. in-12. 1845. 10 fr. 50

Mélanges philosophiques et religieux, par Bordas-Demoulin. 1 vol. in-8. 1846. 7 fr. 50

Des pouvoirs constitutifs de l'Église, par Bordas-Demoulin, auteur du *Cartésianisme* ou la *véritable rénovation des sciences*. 1 vol. in-8. 1855. 6 fr.

Lettres philosophiques sur les vicissitudes de la philosophie relativement à l'origine et aux principes des connaissances humaines, depuis Descartes jusqu'à Kant, par Galluppi. Traduites de l'italien par L. Peisse. 1 vol. in-8. 1844. 5 fr.

De la certitude, par Javary. Ouvrage couronné par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques). 1 vol. in-8. 1847. 7 fr. 50

De l'idée de progrès, par le même. 1 vol. in-8. 1851. 4 fr.

Étude sur Malebranche, d'après les documents manuscrits, suivie d'une correspondance inédite, par M. l'abbé Blampignon, docteur ès lettres et en théologie. 1 vol. in-8, 1862. 5 fr. 50

Théorie logique de Propositions modales, par Antoine Rondelet, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. 1 vol. in-8, 1861. 4 fr.

Thèse d'après Hoené Wronski. — Philosophie de la religion. Et comme corollaires : Constitution de la Philosophie absolue dans les trois conditions de Philosophie spéculative, de Philosophie pratique et de Philosophie de l'histoire, par Lazare Auger. 1 vol. in-8. 1861. 7 fr.

Constitution philosophique de l'immortalité de l'homme, fondée sur la hiérologie chrétienne, en opposition à l'ouvrage de M. P. Enfantin, intitulé: *La Vie éternelle dans le Présent, dans le Passé et dans le Futur*, par Lazare Auger, brochure in-8. 1862. 1 fr. 50

Œuvres choisies de C. H. de Saint-Simon, précédées d'un Essai sur la Doctrine de ce philosophe, par Ch. Lemonnier. 3 forts vol. in-12, 1859. 10 fr.

Du Spiritualisme de la Nature, par Ernest Bersot. 1 vol. in-8. 1846. 5 fr.

Doctrine de St Augustin sur la Liberté et la Providence. 1 vol. in-8. 1843. 4 fr.

La philosophie de Voltaire, avec une introduction et des notes, par le même. 1 vol. in-12. 1848.